

272. LETTRE

A SOPHRONIUS, INTENDANT DU PALAIS

Saint Basile remercie Sophronius de ses lettres et des bons offices qu'il lui a rendus. Il le prie de le protéger toujours. Il le loue en passant sur son mérite, et sur ses rares qualités.

Si vous croyez avoir reçu une double faveur, comme vous me le mandez si obligeamment la première, en recevant mes lettres, la seconde, en me rendant service. Combien ne vous dois-je point être obligé de la bonté que vous avez eue de m'écrire, et des bons offices que vous m'avez rendus avec tant d'empressement ? Vos lettres m'ont été très agréables par elles-mêmes et par l'assurance qu'elles m'ont donné de votre protection. Dieu me fasse la grâce de vous voir bientôt, pour vous remercier de vive voix de vos bontés, et pour participer à tant de rares qualités qui vous rendent si recommandable.

278. LETTRE

VCO

Au même.

Il le prévient sur de faux soupçons qu'on avait voulu lui inspirer, il l'avertit de se tenir sur ses gardes à cause des flatteurs qui l'entourent. Ceux qui n'ont qu'un mérite médiocre tâchent de s'élever en abaissant les autres. Il lui fait un secret reproche d'avoir crû trop légèrement des personnes mal intentionnées. Cette lettre me paraît admirable, le style et les sentiments en sont beaux, et très naturels.

Antochius le diacre m'a mandé, que de certaines gens avaient tâché de vous aigrir contre moi, en vous faisant entendre que j'étais mal intentionné pour vous. Je ne m'étonne nullement, qu'un homme de votre mérite soit entouré de flatteurs; je ne sais par quelle fatalité les grands sont toujours obsédés de ces ministres dangereux. Ceux qui n'ont pas d'assez bonnes qualités pour se faire connaître par leur propre mérite, tâchent de se faire quelque réputation en décriant les autres. Comme l'ivraie qui naît avec le froment le gêne, ainsi la flatterie qui s'insinue sous les dehors de l'amitié, est la ruine de l'amitié. Je ne m'étonne donc point que des gens d'un certain caractère obsédant votre illustre maison, à peu près comme les frelons bourdonnent autour des ruches à miel : mais ce que je ne puis comprendre, et ce qui me paraît extraordinaire, c'est qu'un homme aussi sage et aussi raisonnable que vous l'êtes, ait pu croire si légèrement une calomnie grossière qu'on a répandu contre moi. J'ai eu plusieurs amis depuis ma tendre enfance jusqu'à maintenant, mais je n'ai jamais aimé personne autant que je votre mérite, l'habitude que nous avons ensemble dès notre plus bas âge, suffirait pour m'attacher à vous; car vous n'ignorez pas combien l'habitude a de force pour entretenir l'amitié. Si je ne fais rien qui corresponde aux sentiments que j'ai pour vous, il faut m'excuser sur mon impuissance; je crois même que vous n'exigerez jamais de moi, que je vous donne des marques de mon amitié par des effets vous vous contenterez de ma bonne volonté et de mes souhaits; à Dieu ne plaise que le mauvais état de vos affaires vous oblige jamais d'avoir besoin d'un homme d'un aussi petit crédit que je suis.

Comment serrait-il possible que j'eusse pu penser, ou dire quelque chose contre vos intérêts dans l'affaire de Memnonius ? car voilà ce que le diacre m'a raconté. Ai-je pu vous préférer Hymétius, ce prodigue qui a dévoré tout son patrimoine ? Il n'y a rien de plus faux que ce reproche; je n'ai rien fait, je n'ai rien dit qui pût vous offenser. Peut-être que ces fourbes ont pris occasion de me calomnier de ce que je disais à de certaines gens qui faisaient du bruit. Si cet homme a envie d'exécuter son dessein, il le fera, soit que vous fassiez du bruit, ou que vous vous teniez en repos; soit que vous parliez, ou que vous vous taisiez. S'il veut changer d'avis, n'abusez

point du crédit d'un honnête homme de mes amis, pour avancer vos affaires, par des menaces, et jetant la terreur partout, sous prétexte qu'il a sollicité pour vous le préfet. Voilà ce que j'ai dit; mais je n'ai point parlé, ni fait parler à celui qui a écrit le testament; je ne me suis en aucune façon mêlé de cette affaire. Vous devez m'en croire, à moins que vous ne me regardiez comme un homme désespéré, qui ne se soucie pas de mentir, et qui croit que ce n'est qu'un péché léger. Guérissez-vous des soupçons que vous avez de moi sur cette affaire, et faites-moi la justice de croire, que les sentiments que j'ai pour vous doivent l'emporter sur toutes les calomnies. Imitz la conduite d'Alexandre, qui ayant reçu des lettres contre la fidélité de son médecin, qu'on accusait d'avoir conspiré contre la vie du roi, et qui était prêt d'avalier un breuvage que son médecin avait préparé. Ce prince au lieu d'ajouter foi à la lettre, la donna à son médecin à lire, tandis qu'il avalait lui-même le breuvage. Je ne prétends le céder à personne de tous ceux qui se sont signalés par l'amitié, et je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir manqué en la moindre chose sur ce chapitre, puisque Dieu nous a fait un commandement de nous aimer, auquel je me soumetts de tout mon cœur, non seulement par les sentiments que la nature nous inspire; j'y suis engagé à votre égard par des liens plus étroits, par les bons offices que vous m'avez rendus à moi, et à ma patrie.

275. LETTRE

A Sophronius.

Il le loue du zèle qu'il a pour Césarée; il prend occasion de disculper le gouverneur de cette ville, qu'on avait décrié dans l'esprit de Sophronius. L'Empereur le priva de son gouvernement : il en fait un beau portrait pour dissiper les calomnies des ariens, qui le haïssaient à cause de son zèle pour les orthodoxes. Il prie Sophronius de lui rendre de bons offices auprès de l'empereur.

Qui a jamais eu autant d'amour pour sa patrie ? Vous l'honorez comme les enfants honorent ceux qui les ont mis au monde; vous avez fait des vœux pour toute la ville en général, et pour chaque citoyen en particulier; mais vous avez ajouté les effets aux prières. Je prie Dieu de conserver longtemps le pouvoir qu'il vous a donné. Le bonheur de notre patrie s'est évanoui comme, un songe, elle n'avait point encore vu un homme d'un aussi grand mérite, que celui qu'on avait envoyé ici pour gouverner; ceux qui se souviennent encore des temps passés lui rendent ce témoignage. Ce magistrat n'est pas plutôt arrivé dans la ville qu'on l'en a arraché par les calomnies de certaines gens qui ont décrié sa conduite, et qui ont pris de son humeur libre, ennemie des flatteurs et de la flatterie, occasion de le perdre dans votre esprit. Nous regrettons tous infiniment la perte d'un magistrat, qui seul pouvait relever notre ville, qui n'en peut plus. C'était un rigide observateur de la justice, toujours prêt à secourir ceux qu'on opprimait, terrible aux méchants, s'appliquant également aux affaires des riches et des pauvres; et ce qui est de plus considérable, il commençait à remettre le christianisme dans sa première splendeur. Je ne vous parle point de l'aversion qu'il avait des présents, et qu'il ne sacrifiait point la justice à la faveur; ce ne sont-là que ses moindres vertus. Nous lui rendons trop tard ce témoignage, nos affaires n'en iront pas mieux; nous faisons à peu près comme ceux qui chantent en particulier pour le consoler. Mais peut-être qu'il ne sera pas inutile que vous vous souveniez d'un aussi honnête homme, et que vous lui témoigniez qu'il vous a obligé par les bons offices qu'il a rendus à votre patrie. Si quelqu'un a l'audace de le calomnier, parce qu'il a fait plus d'état de la justice, que de la faveur, déclarez-vous pour lui, et défendez ses intérêts; faites connaître à tout le monde qu'il est de vos amis, il n'en faudra pas davantage pour justifier la conduite; ce qu'il a fait pendant le peu de temps qu'il a été ici, est une preuve certaine de son intégrité. Il a plus fait de belles actions pendant un gouvernement fort court, que d'autres n'en auraient pu faire en plusieurs années. Vous nous obligerez infiniment, et vous nous consolerez de nos malheurs, si vous le recommandez à l'empereur, et si vous le justifiez des calomnies qu'on lui impute. Persuadez vous que toute la ville vous parle par ma voix; tout le monde implore de concert votre secours pour lui, et vous supplie de lui être favorable.

saint Basile le Grand

276. LETTRE

A Sophronius.

Il lui recommande un certain Eumathius, que ses ennemis avaient tâché de rendre suspect aux empereurs. Il prie Sophronius de le prendre sous sa protection, et d'appuyer son place et pour toutes raisons, il lui dit que cet homme est chrétien.

J'ai un fort grand chagrin, en apprenant le malheur qui est arrivé à un homme d'un grand mérite. Pouvois-je n'être pas touché de l'injustice qu'on fait à un honnête homme, étant homme moi-même ? Après avoir rêvé longtemps aux moyens que je devais prendre pour le secourir, j'ai crû qu'il n'y avait pas de meilleur expédient pour le tirer d'affaire, que de vous le faire connaître. Faites-lui sentir les effets de cette protection que tant de gens ont déjà éprouvée, et dont j'ai été moi-même le témoin. La requête qu'il a présentée aux empereurs vous apprendra le détail de son affaire; je vous prie de la lire, et de le secourir en tout ce que vous pourrez; il est chrétien et de bonne famille; il vous dira encore d'autres raisons qui vous engageront à le considérer. Si j'ajoute que je vous ferai sensiblement obligé de tout ce que vous ferez en sa faveur, quoique je ne sois pas un homme fort considérable, comme vous avez toujours eu de grands égards pour moi, je crois que vous ne ferez pas fâché de me faire plaisir.

277. LETTRE

A Sophronius.

Saint Basile remercie Sophronius des bontés qu'il lui a témoignées en beaucoup d'occasions. Il le prie de protéger Eusèbe, dont on voulait noircir la réputation par des médisances très mal fondées et très injustes.

J'aurais bien de la peine à compter tous les bons offices que vous avez rendus en ma considération à ceux que je vous ai recommandez. Le Seigneur m'a mis sous votre sauvegarde dans ces temps fâcheux. Personne n'a jamais mieux mérité votre protection, que le vénérable frère Eusèbe qu'on a tâché de noircir par la plus inouïe et la plus ridicule calomnie du monde; il n'y a que vous qui puissiez le justifier. Je vous conjure de prendre son parti, vous le devez faire par justice, par compassion, pour l'amour de la vérité, et par le penchant que vous avez à m'obliger. Sa cause est encore soutenue par le bon droit, si le malheur des temps ne s'y opposait point, on n'aurait nulle peine à le prouver.